

« Je ne veux voir ni arc, ni lance, ni machette, surtout pas d'effusion », martèle le colonel

Peyrard, Michel

Paris-Match, 7 juillet 1994

Campé à l'entrée du pont, le colonel Thibaut inspecte la rivière opposée. Tout cela ne lui plaît décidément guère. Derrière l'officier, quarante paras commando héberlués contemplent, eux aussi, la scène. [...]

Au milieu : un pont. Une petit pont d'opérette couvert de simples traverses en bois, mais qui s'enorgueillit d'avoir déjà été le théâtre d'une superproduction. C'était en 1967 et les mercenaires belges de Kivu, encerclés, avaient fait sauter l'ouvrage pour couvrir leur retraite. Depuis, les Français ont reconstruit le pont.

L'émissaire dépêché par les autorités rwandaises y voit tout un symbole. Pas le colonel Thibaut. « Soyez les bienvenus ! Vive la France ! Le préfet de Cyangugu vous attend. » Pour un peu, le petit homme essoufflé embrasserait les Bérêts rouges. Didier Thibaut cesse de mâchonner sa pipe éteinte et tance le malheureux.

« Dites au préfet que c'est moi qui l'attend ! Ici, au Zaïre. Et que les chefs de secteur de la gendarmerie et de l'armée rwandaises l'accompagnent ! »

Ce qu'aperçoit l'officier français sur l'autre berge n'est pas pour le réjouir, il est vrai. Là-bas, à une centaine de mètres, massés sur la place de Cyangugu, petite ville frontalière du Rwanda, des milliers de villageois chantent la gloire de la France au son des tam-tams. Des milliers de mains, qui, hier encore, armées de machettes, tranchaient méthodiquement les dernières velléités des rescapés du génocide tentant de gagner le Zaïre voisin, applaudissent aujourd'hui le retour imminent des Français au Rwanda. « Inoubliable Mitterrand ! » s'exclame une pancarte qui promet par ailleurs une mort rapide aux dirigeants du F.p.r., l'armée rebelle tutsie. « C'est dans le besoin que l'on reconnaît ses vrais amis », constate une

autre.[...]

L'officier ne veut en aucun cas que ses quarante paras commando, premiers Français à pénétrer au Rwanda, rejoignent les victimes en étant escortés par les tueurs. « C'est très simple, martèle-t-il aux trois dignitaires qu'il a convoqués et qui, maintenant, l'entourent en silence, je ne veux voir ni machette, ni arc, ni lance et surtout pas d'effusion ! Les civils ne devront pas accompagner mes hommes au-delà des limites de la ville. Vous m'avez compris ? » Ils ont compris. Il est 15 h 50 lorsque les cinq véhicules blindés légers armés d'une mitraillette 12.7 des parachutistes français déboulent sur le petit pont. L'opération Turquoise vient de débiter. Sur un malentendu.[...] A 16 h 24, la station Fina est « conquise ». « Attention, attention à ne pas rester bloqués ! » hurle le colonel Thibaut à ses hommes cernés par une nuée de motocyclettes arborant un drapeau tricolore. Palabres. Les autorités rwandaises, préfet en tête, ne semblent pas comprendre l'empressement du colonel à rallier le camp de réfugiés, là-haut, sur les collines. Didier Thibaut obtient finalement que les civils motorisés fassent demi-tour. Il était temps : gagnés par la liesse, ses hommes commencent à abandonner leur masque figé pour dispenser sourires et gestes de victoire.

Le convoi s'ébranle à nouveau. De loin en loin, de jeunes Hutus aux yeux rougis démantèlent prestement leurs barrages à la vue des Français en tentant maladroitement de dissimuler machettes et casse-tête. « Observez bien les barrages et signez-vous, m'a dit quelques heures plus tôt, un réfugié tutsi : ils sont autant de cimetières. » Bientôt nous quittons la route bitumée pour une piste qui serpente entre les bananiers. Et puis soudain, au détour d'un bosquet, il ap-

paraît. Un patchwork de tentes bleues et vertes, les couleurs de l'opération Turquoise, dressées à flanc de colline : Nyarushishi. Il est 17 h 15 quand le colonel Thibaut, descendu de sa Jeep, s'approche lentement du purgatoire. Le préfet qui lui emboîte le pas fait discrètement signe aux gendarmes rwandais, qui en assurent la garde, de s'écarter. L'émotion de l'officier français est perceptible. [...]

Sa voix résonne bizarrement dans l'épais silence qui enveloppe le camp. « Amohoro » crie le colonel Didier Thibaut en kinyarwanda (Que la paix soit avec vous !) [...]

« Nous sommes venus pour une mission de paix, explique l'officier. Nous ne voulons pas faire la guerre. A personne. Nous voulons juste empêcher les massacres. Alors, ce soir, nous resterons ici. » Et au préfet qui s'apprête à prendre congé : « Il y a une chose, Monsieur le Préfet, que nous ne pouvons pas accepter : c'est que des civils soient attaqués. Les combats entre forces gouvernementales et F.p.r. ne nous concernent pas. C'est clair ?

– C'est clair, répond le préfet. Mais ces gens étaient en sécurité : une section de onze gendarmes rwandais les protégeait.

– C'est vrai ? demande le colonel Thibaut au plus vieux de ses interlocuteurs.

– Heu... oui, c'est vrai, pas de problème. »

Dans sa tente, à l'abri des regards appuyés des gendarmes, Priscille Niyonsaba raconte pourtant une tout autre histoire. [...] « Ceux qui partent pour la corvée du bois, chuchotte-t-elle, là-bas, dans cette petite bananeraie, ne reviennent pas. Les interahamwe, les miliciens, les attaquent à coups de machette.

Ce matin encore, une femme a disparu. Hier, trois personnes ont été tuées. Nous les avons vu sortir du bois, poursuivies par plusieurs miliciens. Nous étions impuissants. Nous nous sommes mis à crier pour tenter d'effrayer les interahamwe. Mais c'était inutile... » Le lendemain [24 juin], à l'aube, sur les indications de Priscille, nous découvrons, en compagnie d'une patrouille commandée par les lieutenants-colonels Collin [Hervé Charpentier] et Jacques, douze sœurs de l'ordre de Saint-François réfugiées dans un couvent, à une douzaine de kilomètres du camp. Dans l'église voisine, cinq mille Tutsis ont été exterminés le 29 avril à l'arme à feu par les miliciens [Shangi ?]. Ils ont tiré

pendant plus d'une heure. L'agonie des malheureux s'inscrit sur les murs maculés de sang séché. « S'il vous plaît, supplie le père Aimé, arrêtez la guerre ! »

La guerre. Elle est là, toute proche, 80 kilomètres tout au plus. Montant vers le front, nous dépassons des bataillons frais composés de toutes jeunes recrues qui se dirigent à pied vers la zone des combats. Butare, la fringante préfecture du Sud, s'est transformée en ville de garnison. Atmosphère de débâcle. Des soldats épuisés remontent à contrecœur vers des positions abandonnées, à bord de Jeeps souillées de sang et de boue. A la terrasse de l'hôtel Ibis, le colonel Munyengango commandant le secteur, écluse quelques bières en compagnie d'officiers désœuvrés. Le directeur de la Sûreté extérieure de l'Etat qui se flatte d'avoir rencontré en novembre dernier à Paris son homologue de la D.g.s.e. ne se fait plus d'illusions : « Nous perdons du terrain. Je ne peux pas vous le cacher. Frappés par l'embargo, nous sommes à court de munitions. Nous ne pouvons pas contre-attaquer. Nous ne cessons de reculer. Mais nous ne nous battons pas seulement contre le F.p.r, nous sommes en guerre contre l'Ouganda, et l'armée ougandaise est puissante. » Incorrigible, le patron des services secrets rwandais n'entrevoit qu'une seule issue. « Si, par le plus grand hasard, Museweni, le président ougandais, disparaissait politiquement ou physiquement, alors la guerre s'éteindrait d'elle-même. »

Au sud, les ressortissants français du Burundi, harcelés par la communauté tutsie, plient bagage. A l'est, l'opposition au président zaïrois Mobutu donne de la voix. Au nord, l'Ouganda s'implique chaque jour davantage dans un conflit dont la seule issue, aux yeux des forces gouvernementales, est l'élimination pure et simple, avec l'aide de la France, du président Museweni. L'opération Turquoise vient à peine de commencer, et déjà tous les clignotants de la région sont au rouge. Ce n'est pas la moindre de ses ambiguïtés.